



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Le Maroc et la France : le parcours vers l'indépendance, 1912-1956 / Bahija Simou
éd. Direction des archives royales, 2016
cote : In-Folio 297

Notre consœur Bahija Simou, directrice des archives royales du Maroc, vient de nous donner le deuxième volume des recueils de documents diplomatiques illustrant les relations franco-marocaines, dont elle a entrepris la publication. Elle nous en avait annoncé la parution dans la précédente livraison dont nous avons rendu compte ici-même, et ce deuxième tome, couvrant la période 1912-1956, ne déçoit pas nos attentes.

La lecture de ces divers documents et des légendes et commentaires qui les accompagnent nous remet en mémoire les grandes articulations de ces 44 années du protectorat : la première partie, consacrée à la période lyautéenne (1912-1925) qui vit la mise en place des institutions, n'est pas la moins intéressante.

Les pages 62-183 sont centrées sur l'épisode de la Première Guerre mondiale : on y trouve le texte de l'appel de Moulay Youssef à ses compatriotes du 3 septembre 1914, les invitant à ne pas ménager leur dévouement et leurs efforts pour la cause de la France et de ses alliés. On trouve aussi le texte des lettres d'encouragement et de félicitations qu'il adressa à ses sujets engagés dans les combats de tranchées, à Verdun et ailleurs. On lira (p. 140) le récit de l'étonnante aventure du tirailleur Aych ben Mohamed, blessé et fait prisonnier en Champagne en octobre 1915, interné dans divers camps dont celui de Zossen², puis enrôlé dans l'armée ottomane. Envoyé en Iraq et ayant presque aussitôt déserté, il s'est rendu aux Anglais qui se préparent à l'envoyer en Egypte et à le remettre aux autorités françaises. L'officier britannique qui l'a interrogé voit en lui un jeune homme d'une grande intelligence, doué d'une excellente mémoire.

Des photographies nous montrent les habituelles mais pénibles scènes de guerre : troupes à l'embarquement, tirailleurs à l'exercice, spahis à l'entraînement, chair meurtrie des blessés ramenés sur les arrières, spahi en prière près de sa monture dans un champ de betteraves de l'Oise (p. 139).

Le départ de Lyautey ouvre la période des résidents civils (1925-1936) qui nous fait assister aux premières et graves dérives du bel outil forgé par le grand fondateur, années caractérisées par le trop fameux dahir berbère de 1930, dont le texte ne nous est

¹ 

Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.

² Contrairement à l'opinion générale qui décrivait Zossen comme un "camp trois étoiles" il dit y avoir été fort mal nourri. Il se trouva ensuite à Berlin où il rencontra un Allemand parlant arabe. Son témoignage est peut-être sujet à caution.



Académie des sciences d'outre-mer

malheureusement pas donné. Le lecteur est témoin de l'entrée en scène du nationalisme marocain avec la fondation de la *Koutla el Amal el Wattani*, Comité d'action nationale, qui en 1936 adresse une lettre de bienvenue et de félicitations au général Noguès (p. 271) et dont les membres participeront à la rédaction du Manifeste de l'Indépendance remis aux autorités le 11 janvier 1944 (p.401).

Viennent ensuite les sept années du mandat du général Noguès qui tenta vainement de revenir à une pratique lyautéenne du protectorat se terminèrent tragiquement lors du débarquement allié de 1942. Le sultan s'opposa à cette résistance insensée et refusa de rejoindre Noguès à Fès. Puis il rencontra Roosevelt et Churchill à Anfa et se trouva ainsi propulsé sur la scène internationale. La période de la Deuxième Guerre mondiale avec la participation des Marocains aux combats de la France libre pour finir par les honneurs rendus au Sultan Sidi Mohammed ben Youssef en juillet 1945. Mais les lendemains de guerre seront aussi l'ère des déceptions qui se traduiront par le discours de Tanger d'avril 1947 (dont le texte en arabe nous est donné pp. 459-463, mais dont une traduction en français serait bienvenue). Dès lors, des tensions croissantes entre le Palais et la Résidence firent que le protectorat ne pouvait plus fonctionner, puisqu'il reposait sur la collaboration de ces deux institutions et leur bonne entente. Elles aboutirent à l'épreuve de force d'août 1953, à la déportation du souverain en Corse puis à Madagascar, épreuve qui se terminera, deux ans et demi plus tard, par le retour triomphal du Sultan et la restauration de l'indépendance.

Les lecteurs qui ne le connaissent pas déjà trouveront ici (p. 230) un des textes magistraux de Lyautey : une espèce de testament rédigé le 14 avril 1925, l'année de son départ, dans lequel, jouant les Cassandre, il prévoyait l'indépendance inéluctable des trois Etats du Maghreb et souhaitait que celle-ci intervint sans heurt, dans les meilleures conditions possibles, celles d'une négociation pacifique. Ils découvriront d'autres écrits, d'un grand intérêt. En revanche, on peut regretter l'absence de la note dite du Coup de Barre (18 novembre 1920), dans laquelle il dénonçait les empiétements de la machine bureaucratique française qui tendait à rogner les prérogatives du souverain, à le confiner à un rôle protocolaire et à restreindre l'autonomie interne de l'Etat protégé. Mais Rabat n'était pas Tunis, et Sidi Mohamed ben Youssef n'évoquait en rien les figurants obligés, fantoches séniles, qui se succédaient sur le trône beylical. Le résident Piaux, qui trace du Sultan un portrait teinté de méfiance, reconnaissait sa finesse et son intelligence, dans un télégramme du 19 mars 1945 (p. 406).

Des documents d'importance subalterne ont malgré tout le mérite de nous montrer le fonctionnement du protectorat dans la banalité des jours et des années : prenons en pour exemple cette autorisation d'absence d'un mois accordée au Pacha de Salé, Si Mohamed Sbihi, le 25 juin 1915 (p. 126). Il émane d'un chef de service français et non du grand vizir ce qui indique l'ampleur de l'intromission des fonctionnaires du protectorat dans les affaires intérieures. Des prospectus commerciaux d'une société de Marseille vendant des machines agricoles (Falguière et Cie) témoignent du souci des dirigeants du protectorat d'accroître la production céréalière. D'autres viennent des magasins du Printemps.

La lecture de ces pages nous fait découvrir tout un monde d'aventuriers hauts en couleur, Marocains, Français et Européens de toutes origines qui gravitaient autour du Palais



Académie des sciences d'outre-mer

et de la Résidence, de *go-between* faisant la navette entre les deux, avec comme il se doit de fréquents séjours à Tanger. Diverses notes et correspondances émanent ainsi de l'impérissable grand vizir Mohammed el-Mokri, que Lyautey tenait à bon droit pour un forban (on sait qu'il avait fait main basse sur les biens de son prédécesseur, le régent Ba Ahmed ben Moussa). En 1913, ce personnage fut acculé à la démission, et le Résident, qui se croyait débarrassé de ce *rapace intrigant et avide*, (selon ses propres termes)³ le fit remplacer par l'honnête Mohamed El-Gabbas, mais on ne sait comment Mokri, orfèvre en matière d'intrigues, de coteries et de réseaux, parvint à retrouver ses fonctions en 1917.

Il traversera tout le protectorat, momifié dans sa charge, dont il sera finalement écarté en 1955 et finira ses jours deux ans plus tard, centenaire (dit-on). Il ne reste de lui qu'une grande villa à l'abandon près de la voie ferrée, au sud de Rabat *Sic transit*. On entrevoit aussi le profil balzacien de l'Algérien Kaddour ben Ghabrit, originaire de Tlemcen, cadi, puis drogman du consulat de France à Tanger, détaché auprès du Maghzen comme chef du protocole du Palais, que le même Lyautey qualifiait d'aigrefin, et qui terminera sa carrière longtemps plus tard, en 1955, comme recteur de l'Institut musulman et de la Mosquée de Paris. Il reste à son actif qu'il hébergea des Juifs dans la mosquée (en les faisant passer pour musulmans) aux jours noirs des rafles de 1942-44, même si son rôle dans cette affaire a été parfois donné lieu à controverse. Mentionnons encore l'instituteur kabyle Si Mameri, ancien précepteur et proche conseiller du souverain, voire le chérif Abd el-Hay Kettani, savant incontesté mais jouant un double-jeu.

Sous le titre "Le Drapeau Marocain" (pages 185 à 273) on trouvera de bonnes pages sur l'adoption de ce drapeau (dahir du 17 novembre 1915) qui fut suivie de celle d'un pavillon maritime marchand (avec les trois couleurs françaises insérées dans l'angle du haut de la hampe). Sous ce même titre, se trouvent d'utiles informations sans rapport direct avec la question du drapeau, relatives notamment au statut international de la ville de Tanger, et à la désignation d'un naïb Mohamed Bouachrine, (qui portera par la suite le titre de mendoub) représentant le makhzen chérifien.

Les pages 329 à 357 traitent d'un sujet fort intéressant, celui de l'attitude de Sidi Mohamed ben Youssef à l'égard des Juifs marocains. Le sultan refusa catégoriquement de contresigner la loi de Vichy du 3 octobre 1940 qui édictait des mesures contre les israélites et leur imposait des incapacités dirimantes. Dans ces circonstances pénibles, il montra de la sympathie pour ses sujets israélites et reçut à plusieurs reprises les membres du consistoire au palais et dans la plus grande discrétion. Lorsque le gouvernement de Vichy, jugeant cette première loi trop clémente, en eût aggravé les termes par un nouveau texte de juin 1941, le souverain reçut la visite de Xavier Vallat, commissaire aux questions juives, auquel il fit part de ses plus extrêmes réserves, rappelant qu'il considérait ses sujets israélites comme des Marocains à part entière. Après sa disparition, la communauté israélite du Maroc salua sa mémoire: un pavillon Mohamed V a été inauguré dans une école juive de Montréal et un prix lui a été décerné à titre posthume à New York en décembre 2015⁴.

³ Bien qu'en 1919, il ne s'adressât pas moins à lui en ces termes " Mon cher grand vizir" (p. 176).

⁴ Prix Martin Luther King Jr. et Rabbi Abraham Joshua Heschel.



Académie des sciences d'outre-mer

L'iconographie est d'une grande richesse, pour tenir compte des techniques de la photographie à l'époque de la première guerre mondiale...mais la reliure est déficiente et risque de craquer à la deuxième ou troisième consultation. Nous en avons fait l'expérience. *Handle with care* diraient les Anglais. *Harakat maa hazar* diront les Marocains...

Jean Martin